MAQUISARD DU GRESIVAUDAN

Le 21 NOV. 1947

M [redacted] LEYSSARD (L'IMAX)

Nous avons l'honneur de vous remettre l'exemplaire de « HISTOIRES DE MAQUIS » qui a été spécialement tiré pour vous par l'Association des Maquis du Grésivaudan.

Il s'agit, comme cela vous a été indiqué, d'un ouvrage personnel tout à fait hors commerce, que vous vous interdisez de vendre, céder, donner à quiconque, qui doit rester entre vos mains, ou remis au siège de l'Association qui pourra le redistribuer.

Votre exemplaire porte le numéro 3.

Nous vous prions de bien vouloir agréer, Monsieur, nos sentiments résistants.

Le Bureau.

MAQUISARD DU GRESIVAUDAN

LA RESISTANCE MENE A TOUT ...

... MEME A L'OUBLI.

C'EST CE QUI FAIT NOTRE GLOIRE.

AMI LECTEUR

Les pages que tu vas lire émanent toutes de gens qui ont vécu la rude existence du maquis. Les noms divers qui figurent au bas de ces pages sont des noms de guerre, beaucoup plus connus parmi les maquisards que les noms authentiques. Ces noms nous sont particulièrement chers par les souvenirs qu'ils évoquent.

Si les vers sont un peu boiteux, si la prose ne rappelle pas toujours le style du parfait humaniste, songe que la plupart de ces récits ont été écrits à une époque dure et angoissante, parmi toutes sortes d'aventures ou de périls.

Si tu admires les croquis saisis sur le vif, et les dessins, tu pourras comprendre que les « terroristes » avaient parfois le sens de l'art, allié à la vieille finesse française.

Si les traits décochés te semblent parfois un peu durs, à toi qui résistas dans ta maison, sache bien que la charité n'était pas la vertu dominante chez ceux qui risquaient alors la victoire ou le poteau.

Songe enfin que nous avons choisi la carrière des armes à une heure incertaine, où beaucoup se sont dérobés. Si nous sommes devenus ce que nous sommes, c'est parce que d'autres n'ont pas osé être ce qu'ils étaient.

Si nous avons agi avec autant de désinvolture, c'est parce que nous ne risquions que notre peau. Ceci vaut bien que, maintenant, certains osent, parfois, le comprendre et s'en souvenir.

JOSEPH BARNOUD,
Lieutenant au maquis de Theys.

L'ORGANISATION DES MAQUIS

Lorsque je décidai de rejoindre le maquis du Grésivaudan, je possédais des renseignements assez précis sur les différents maquis de l'Isère, notamment sur ceux du Vercors et de l'Oisans. Mais ce ne fut pas moins avec une certaine anxiété que je m'en allais, un beau soir, prendre contact avec le chef du maquis de Theys et lui demander s'il voulait m'autoriser à travailler sous ses ordres. Et la montée en lacets qui mène de Tencin à Theys et Glapigneux ne suffirait pas à expliquer ces battements de cœur qui me causaient quelque essoufflement. On a beau se raisonner, on ne peut, même renseigné, vaincre complètement l'appréhension de l'avenir, surtout lorsqu'il s'agit de vivre la vie de « réprouvé ».

Je fus saisi par l'accueil qui me fut réservé. Trois minutes d'entretien, pas un mot inutile. Me voici intégré dans ce corps que je vais apprendre à mieux connaître, mon rôle nettement précisé.

Une simplicité dans l'accueil qui vous va droit au cœur; une fermeté d'âme qui ennoblit le moindre geste et donne à l'instant comme un caractère sacré, en tout cas inoubliable; et je trouvais là la récompense du travail déjà accompli pour eux, sans les connaître.

J'appris bientôt à mieux apprécier la valeur de ces hommes en qui brûlait la flamme de la Résistance, et qui acceptaient joyeusement de porter le poids immense de l'honneur de la France.

Affecté à l'Etat-major, à un poste où rien de ce qui se passe ne peut échapper à l'attention, je pus me rendre compte du magnifique travail d'organisation accompli. Des hommes, partis de rien, soutenus par leur esprit de sacrifice, leur foi dans la résurrection de leur Patrie trahie

et bafouée, stimulés par les difficultés et le danger, avaient créé un splendide corps, sain, plein d'allant, vivant d'une existence qui aurait stupéfié les indifférents et tous ceux pour qui « maquis » signifiait « anarchie ».

Sur cette organisation, il faut donner quelques précisions pour montrer aux ignorants ce qu'était un maquis, ce qu'était le maquis du Grésivaudan.

A des yeux mal informés, ce corps pouvait apparaître bicéphale. Il avait deux chefs : mais l'un, plus ancien, avait choisi l'autre et, tous deux, animés d'un même esprit, envisageant les événements avec le même bon sens, décidant avec la même fermeté, ne faisaient véritablement qu'un.

D'ailleurs, nombreuses étaient les tâches, variée l'activité. La sagacité d'un chef de secteur devait s'exercer dans deux domaines différents : le domaine civil et le domaine militaire.

Les rapports avec la population civile, la préparation de l'organisation future à mettre en place lors de la Libération, l'examen des problèmes qui devaient se poser dès l'aube de ce jour tant attendu, la recherche des solutions possibles, de la meilleure solution en accord avec d'autres chefs de secteur, avec les responsables des mouvements de Résistance, tout cela ne rentrait point dans le cadre qui m'avait été fixé. D'autres diront ce que fut ce labeur incessant, réservant des surprises nombreuses, mais toujours exaltant.

Je m'attacherai seulement au domaine militaire. Le secteur 6 était occupé par un véritable bataillon. Les troupes étaient constituées en quatre compagnies; trois compagnies de combat, aptes à se battre en corps mais éclatant le plus souvent en de multiples groupes ayant chacun sa tâche de harcèlement, de destruction; une compagnie d'instruction, groupant les jeunes récemment arrivés et dont l'instruction militaire était nulle ou insuffisante.

A la tête de chaque compagnie, un homme qui s'était imposé par ses qualités et ses exploits au combat.

Sous les ordres de chaque capitaine, quatre chefs de section, officiers et sous-officiers.

Le chef des éléments militaires du secteur, commandant cet ensemble parfaitement homogène, était assisté d'un Etat-major qui

assurait l'exécution des décisions prises. Les bureaux que l'on est accoutumé de trouver dans les grandes unités militaires étaient réduits à l'extrême, mais toutes les tâches étaient réparties.

Les opérations militaires étaient étudiées au cours de conférences journalières entre le chef de secteur et son chef proprement militaire.

Le bureau de renseignements, parfaitement organisé, avait ses antennes dans tous les villages de la vallée et de la montagne. (Qui dira le dévouement obscur de ces agents de transmission ou de renseignements, dont l'identité se résumait dans un nom de fruit ou de fleur et qui, exacts aux rendez-vous quels que soient les événements, donnaient au commandement les éléments de ses décisions ?)

L'existence de ces troupes nécessitait différents services. Tous étaient prévus.

Des armuriers s'employaient à stocker des munitions, réparaient les armes, usinaient des pièces de rechange, restituant comme neuve une arme considérée comme perdue.

Au parc-autos étaient garés, entretenus, réparés, les voitures et camions strictement nécessaires aux transports des troupes et du ravitaillement. Aviez-vous besoin d'un camion? un coup de téléphone au parc et dix minutes après un chauffeur se présentait pour prendre les ordres.

L'intendance nourrissait, habillait, équipait tout ce monde. Dans une armée ce service est toujours l'objet, sinon d'un certain mépris, du moins d'un certain discrédit. Au secteur 6, les courants de ravitaillement étaient parfaitement organisés et la régularité des distributions était telle que l'on était presque tenté de croire facile la tâche d'un service qui accomplissait chaque jour un nouveau miracle. Je n'entendis jamais, tant que dura la clandestinité, la moindre réclamation contre nos intendants.

La justice était rendue par un tribunal normalement constitué dont les décisions étaient rigoureusement exécutées. Une prévôté militaire assurait l'ordre dans le secteur.

Le cadre majestueux des Sept-Laux abritait, en même temps qu'une prison, une réalisation surhumaine; une infirmerie-hôpital où des gens au grand cœur réussissaient les opérations les plus délicates, rétablissaient les santés compromises. Il faut, ici, aussi parler de miracles.

Enfin, une liaison sociale était établie avec les familles des maquisards et chacune pouvait, en cas de besoin, compter sur une aide discrète mais efficace.

Cette énumération est sèche. Mais je ne me suis proposé d'autre but que de mettre en lumière le chef-d'œuvre d'organisation qui fut réalisé.

La troupe des maquisards vouait une admiration profonde à ces chefs capables de tout créer avec rien. Comment ne pas leur accorder la plus entière confiance, alors que leur maintien, leur dévouement commandaient le respect ? Comment ne pas faire preuve d'une véritable piété filiale, alors que chaque homme était par eux regardé comme leur propre enfant?

Aussi bien la discipline la plus grande régnait-elle, et le tribunal militaire n'eut-il à juger que bien peu de fautes. Discipline librement acceptée et féconde parce qu'un même but, le plus noble, unissait tous ces hommes.

Ce travail d'organisation porta ses fruits non seulement avant la Libération, mais après le départ de l'ennemi. Il permit pendant toute la clandestinité une foule d'actions, menées avec une sûre audace, aboutissant régulièrement au résultat désiré; il permit une aide efficace à d'autres secteurs; la prévoyance du commandement, la fidélité de l'exécution influèrent grandement sur le chiffre des pertes.

Après la libération, ce courant de conférences qui s'était établi entre les chefs et les troupes persista, et les bataillons de l'Isère comptèrent et comptent toujours une forte majorité de maquisards.

D'autres combats, menés avec d'autres méthodes, ne surprirent pas ces hommes qui avaient su s'adapter aux pires conditions.

Ce travail portera encore ses fruits dans l'avenir : la cohésion demeure, et ce contact permanent doit permettre à la Résistance de continuer à jouer un rôle que trop de gens, maintenant qu'ils n'ont plus besoin d'elle, cherchent à lui refuser.

LIEUTENANT FRANCE.